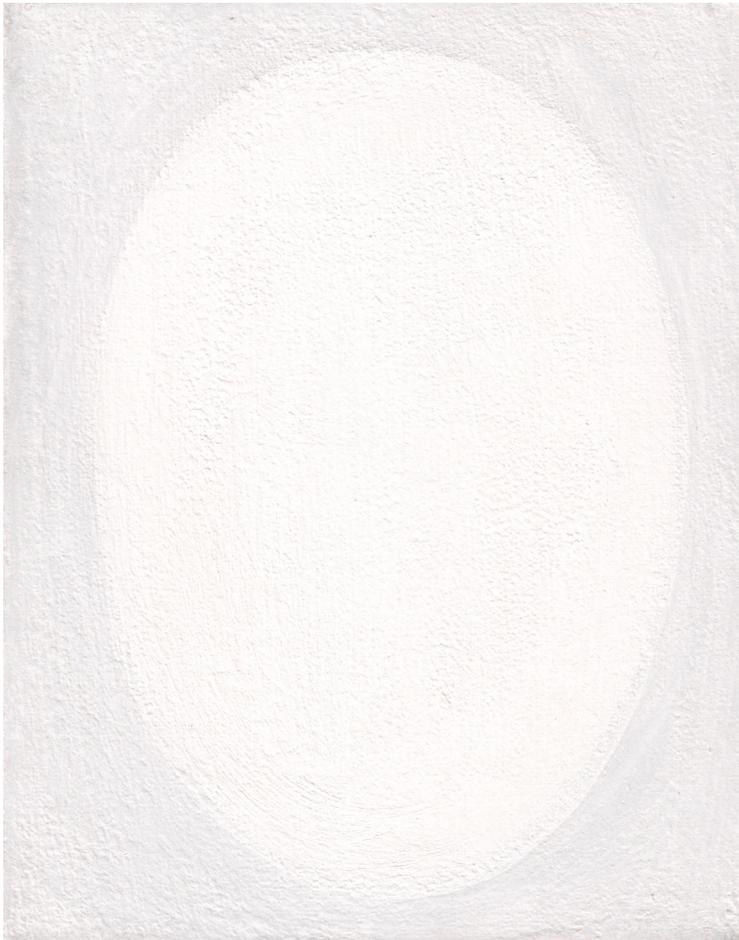


Brigitte Closset *Courbes...*

*... l'abîme de l'unique dans ce qui est
presque semblable.*

Jean Frémon¹



Vernissage le vendredi 14 janvier à 18h30

L'ove

Depuis les années 90, l'ove, ce mot rare et choisi, désigne le thème unique d'infinies variations picturales de l'œuvre de Brigitte Closset. Forme singulière, à la fois ovale pour le minimalisme de la forme et ovoïde pour l'évocation de l'œuf primordial, l'ove nous conduit à la source de la vie et du langage plastique.

Blanc sur blanc

L'ove, blanche², flotte au milieu de la toile, blanche. Ici, elle se fixe dans un juste équilibre, là, elle grossit, enfle et frôle les bords de la toile comme pour s'en échapper ou bien, au contraire, elle se resserre, se concentre et semble disparaître, aspirée par l'infinie blancheur de l'espace de la lumière. Ailleurs encore, l'ove tremble, scintille, se borde d'un halo lumineux qui la fait aller et venir, flotter ou s'arrimer. Légère, présente, évanescence, fuyante, immanente... toujours insaisissable et envoûtante.

Peintes dans les tons de la lumière, en blanc sur blanc, les oves sont rendues visibles par la facture : variations d'opacité ou de fluidité de la matière ; traces des coups de pinceau apparentes ou soigneusement lissées ; infinies et subtiles nuances des blancs teintés de gris, d'ocre, de rose ou de bleu.

Et si la forme épurée, géométrique, de l'ove évoque néanmoins celle de l'œuf, promesse de vie, rien ne laisse entrevoir sa possible éclosion. Blanche, comme sa coquille intacte, en suspension dans le néant, l'ove demeure silencieuse. Rien ne se passe. Regarder, contempler. Ne rien attendre.



ANIMA ROUGE, HUILE, 150X115 CM, 2017

Blanc, puis le rouge et le noir

Dans le même silence, l'ove blanche fut bientôt éclipsée par son contraire, l'ove noire. Sans l'occulter tout à fait, elle prit exactement sa place, là où les contraires se rencontrent, se touchent et fusionnent. Éther, lumière et nuit profonde.

Entre le blanc et le noir, entre la lumière et l'obscur, entre le ciel et l'abîme, il manquait la terre, la vie, l'amour. Ce fut le rouge. Le rouge, LA couleur, la seule qui pouvait s'accorder ou rivaliser avec le blanc et le noir.

Mais le rouge des oves de l'artiste n'est peut-être pas celui qu'on attend. Ni écarlate, ni flamboyant, ce n'est ni le rouge royal, ni celui des enfers, ce n'est pas non plus celui de l'amour qui rend fou. C'est un rouge sombre, profond, intense, pourpre, amarante ou lie de vin. Sur de subtils fonds grisés ou verdâtres, tout en nuance, en discrétion et en retenue, l'ove rouge surgit sans heurt. Et pourtant, dense et pénétrante, la couleur sature la forme. Impénétrable, l'ove semble retourner dans les profondeurs de l'abîme.



L'anima

Stable, flottante, régulière ou indécise, blanche, noire ou rouge, l'ove fut pendant de longues années sans cesse redessinée, répétée, renouvelée. Et puis un jour, la ligne épurée de l'ove se disloqua, son contour se mit à serpenter doucement, à s'incurver en légères courbes et contre-courbes. Apparaissait une nouvelle forme, troublante, vaguement évocatrice d'une silhouette féminine primitive. On pense aux figurines, images de fécondité et de la Terre-Mère, des Vénus paléolithiques et autres « idoles - violons » des Cyclades. Ou, plus simplement, s'agirait-il de l'image d'une cellule primitive, d'une amibe... embryons de vie. L'artiste la nomma anima, souffle de vie, en latin.

Rouge sur fond noir ou noire sur fond rouge³, l'anima, ombre fantomatique surgie du chaos primordial, s'impose au-devant de la toile, hiératique, monumentale, inéluctable.

Comme dans l'art primitif, par sa forme synthétique, réduite à la sinuosité du galbe des formes féminines, l'anima, même si elle est apparue spontanément dans la gestuelle de l'artiste, est une image conceptualisée et sans doute aussi, spiritualisée, de l'idée de fécondité et de l'émergence de la vie.



ANIMA, 76X56 CM, GOUACHE, 2016





ANIMA BLEUE, HUILE, 150X115 CM, 2017

De l'ove à l'*anima*



OVE ROUGE, HUILE, 75X55 CM, 2020

Brigitte Closset vécut son chemin de Damas à Monterchi, petit village près d'Arezzo, lorsqu'elle se trouva face à la *Madonna del Parto* de Piero della Francesca. Bouleversée par la présence ineffable de Marie, par l'intériorité de son regard, ne pouvant s'arracher à sa contemplation, les larmes lui montèrent aux yeux. Son attention se fixa alors sur les doigts longs et fins de la Madone qui écartaient délicatement les bords du manteau, laissant entrevoir par une fine échancrure le sous-vêtement blanc et la rondeur de son ventre, lui dévoilant tout un univers de féminité maternelle, sensuelle et mystique. Cette vision pénétrante lui sembla abolir d'un seul coup les cinq siècles qui les séparaient.

La forme du corps de Marie, de son visage et de l'auréole, celle de l'espace scénique sur lequel s'entrouvrent les tentures, celle de la voûte de l'édifice, toutes s'inscrivaient dans une forme ovale parfaite. Telle une révélation, l'ove s'est ainsi imposée dans la peinture de Brigitte Closset comme la seule forme possible, débarrassée de tout discours anecdotique.

Comme forme primordiale de la vie, ou allusive aux représentations de la Grande Déesse, l'*anima* n'est-elle pas aussi une épiphanie de la *Madonna del Parto*, et de l'idée de fécondité et de maternité virgine qu'elle incarne ?

L'*anima* prisonnière

Aux premières heures de la pandémie et du confinement, Brigitte Closset reprenait une fois encore le motif de l'*anima*. Telle une déesse, imposante, inquiétante, noire sur fond rouge, elle apparaît seule en pleine page. Sur une autre toile, l'*anima* se démultiplie en petites figurines qui voltigent dans l'espace comme des pantins désarticulés ou ailleurs encore, sa trace spectrale porte en elle son contour redessiné d'un fin trait de pinceau. Dans tous les cas, toute la surface de la toile, sans épargner le motif, est raturée d'un réseau serré de lignes entrecroisées, de fines dégoulinures et craquelures, formant un voile ou un grillage sombre où la lumière se fait rare. Image de l'enfermement de l'humanité confinée, et d'un improbable retour à la vie et à la liberté.

Ma chérie

En l'année 2001, Brigitte venait de perdre un être cher. Sa peine était immense. Au milieu de la nuit, ne trouvant pas le sommeil, elle se réfugia dans son atelier. Il fallait peindre... Mais peindre quoi ? Elle s'empara alors d'un pot de couleur rouge-sang, s'en recouvrit tout le corps et, saisissant une bâche roulée dans un coin, elle l'étala sur le sol et se roula dessus. Le résultat est bouleversant : sur la toile froissée apparaissent des traces éparses de son visage retourné, défait, méconnaissable. Taches, éclaboussures, coulures révèlent les tremblements et vibrations de son corps étiré sur le sol et, s'échappant de sa silhouette disloquée, des mains s'agrippent ou s'abandonnent sur la toile.

Son corps était devenu le pinceau, un « pinceau vivant »⁴ qui imprimait sur la toile les marques de la mort ressenties au plus profond de son être intérieur.

Dans cette dramaturgie, l'artiste et le modèle se confondent et se fondent dans la peinture, ils sont la peinture. Il ne s'agit plus d'une représentation, mais d'une présence réelle – à travers sa trace sur la toile – une image faite de chair, une sorte d'incarnation.

Cette forme d'*Action Painting* est unique dans le travail de l'artiste, mais comme dans le reste de son œuvre, on y retrouve les formes et le langage d'un certain primitivisme et l'attachement à la matière transfigurée.

Anne Gersten

Notes

1 — Jean Frémon a écrit ces mots à propos de l'œuvre de Robert Ryman, peintre célèbre particulièrement admiré par Brigitte Closset.

2 — Ce mot, peu usité, emprunté au vocabulaire architectural, désigne un ornement taillé en forme d'œuf. Par une licence poétique, Brigitte Closset l'emploie au féminin. Nous en adoptons la forme dans ce texte.

3 — D'autres versions existent dans des tonalités claires de blanc, gris, rose, ocre et bleu-vert.

4 — On pense évidemment aux *Anthropométries bleues* d'Yves Klein. Si le procédé et le résultat chez les deux artistes sont comparables, la démarche est cependant tout à fait différente. Yves Klein réalisait ses tableaux dans une galerie, devant un parterre d'amateurs éclairés. Il guidait ses « pinceaux vivants », jeunes femmes nues enduites de couleur bleue, accompagnées par des musiciens en une scénographie savamment étudiée.